

## Drive my car<sup>1</sup>

KAFUKU ÉTAIT MONTÉ un certain nombre de fois dans des voitures conduites par des femmes et son expérience l'amenait à classer les conductrices en deux catégories : celles qui étaient un peu trop agressives et celles qui étaient un peu trop prudentes. Les dernières étaient infiniment plus nombreuses que les premières – de quoi sans nul doute se réjouir. En somme, les femmes étaient en général plus polies et conduisaient leur véhicule avec plus de prudence que les hommes. Bien entendu, on n'allait pas se plaindre de la politesse ou de la prudence d'un chauffeur, même si ce style de conduite pouvait irriter les autres conducteurs.

Par ailleurs, les femmes appartenant au groupe des « agressives » avaient tendance à se voir elles-mêmes comme d'éminentes conductrices ; elles ne manquaient pas une occasion de se moquer de celles qui étaient trop timorées et se montraient fières de ne surtout pas leur ressembler. Lorsqu'elles déboîtaient soudainement,

---

1. En anglais phonétique dans le texte. C'est aussi le titre d'une chanson des Beatles. (N.d.l.T.)

elles n'étaient visiblement pas conscientes que leur manœuvre obligeait les autres conducteurs à écraser d'un coup leur pédale de frein. Ce qu'ils faisaient avec de grands soupirs ou en lançant des exclamations peu amènes.

Bien sûr, il existait aussi des femmes qui n'appartenaient à aucune des deux catégories. Des femmes qui conduisaient *tout à fait normalement*, sans être ni trop agressives ni trop prudentes. Et parmi elles, certaines étaient aussi des pilotes émérites. Pourtant, Kafuku avait remarqué que, pour une raison indéterminée, même ces dernières manifestaient toujours certains signes de nervosité au volant. Il n'aurait pas été en mesure de décrire concrètement cette nervosité mais, lorsqu'il était assis à la place du passager, il devinait chez la conductrice une tension sous-jacente qui l'empêchait de se sentir tout à fait à l'aise. Du coup, il avait la gorge anormalement sèche, ou bien il se mettait à parler de choses inutiles et stupides, pour éviter le silence.

Bien entendu, s'il existait des hommes très bons conducteurs, il y en avait aussi des mauvais. Mais, chez la plupart d'entre eux, la tension était indécidable. Non pas qu'ils aient été totalement détendus au volant. Sans doute en réalité étaient-ils également très nerveux. Mais ils semblaient être capables de mettre leur stress à distance (peut-être était-ce quelque chose d'inconscient chez eux), de ne pas le manifester. Ils étaient en mesure de mener à bien une conversation tout à fait normale en restant maîtres de leur conduite, de séparer en somme les deux activités. D'où provenait

cette différence entre conducteurs masculins et féminins ? Kafuku l'ignorait.

Il était rare que Kafuku ait l'occasion de faire une différence entre hommes et femmes. Il ne ressentait pas non plus entre les sexes un écart dans leur niveau de compétence. Du fait de sa profession, Kafuku travaillait aussi bien avec des hommes qu'avec des femmes, et, en réalité, il se sentait plus à l'aise avec celles-ci. Elles étaient en général plus attentives aux détails et elles écoutaient mieux. Ce n'était que lorsqu'il était dans une voiture et qu'une femme se trouvait au volant que Kafuku était particulièrement conscient de son sexe. Mais il n'avait jamais fait part à quiconque de ses observations. Ce n'était pas, semble-t-il, un sujet judicieux à aborder en public.

Aussi Kafuku eut-il bien de la peine à arborer une mine réjouie lorsqu'il demanda à Ooba, le propriétaire du garage où il faisait réviser sa voiture, de lui trouver un chauffeur professionnel, et que le garagiste lui proposa une jeune femme. En voyant son expression, Ooba sourit. De l'air de dire : Oh, je sais bien ce que vous pensez.

« Je peux vous assurer cependant que cette jeune fille est une excellente conductrice. Croyez-moi, je m'en porte garant. Pourquoi ne pas la rencontrer et essayer un bout de conduite avec elle ?

— Bon, d'accord. Si vous le dites », répondit Kafuku.

Il avait absolument besoin d'un chauffeur au plus vite et Ooba était un homme de confiance. Ils se connaissaient depuis quinze ans déjà. Ooba avait les

cheveux épais, de vrais fils de fer, et il avait un peu l'allure d'un lutin, mais son avis en ce qui concernait les voitures était toujours pertinent.

« J'aimerais vérifier le parallélisme de votre véhicule, au cas où, et s'il n'y a pas de problème, vous pourrez le récupérer après-demain, à 14 heures. Je ferai venir la jeune personne en question à ce moment-là. Vous pourriez la faire conduire un peu dans les environs, pour la tester. Si vous n'êtes pas content, vous me le direz franchement. Ne vous inquiétez pas pour moi.

— Quel âge a-t-elle ?

— Dans les vingt-cinq ans, je pense. Je ne le lui ai pas demandé, en fait », dit Ooba.

Son visage se plissa. « Simplement, si sa manière de conduire est tout à fait excellente, comme je vous l'ai déjà indiqué, il y a une chose...

— Oui ?

— Eh bien, voilà... Il y a tout de même un petit problème avec elle.

— À savoir ?

— Elle est abrupte, ne parle presque pas et fume sans arrêt, dit Ooba. Vous comprendrez dès que vous la verrez, ce n'est pas le genre de fille très charmante. Elle ne sourit presque jamais. Et puis, pour être honnête, elle est sans doute un peu *rugueuse*.

— Cela ne me dérange pas. Je serais mal à l'aise avec une femme trop belle, sans compter les ragots qui s'ensuivraient.

— Eh bien, dans ce cas, elle devrait vous convenir parfaitement !

— Mais pour ce qui est de la conduite, vous me la recommandez ?

— Sans hésitation. Elle n'est pas juste bonne conductrice pour une femme, elle est bonne conductrice tout court.

— Que fait-elle actuellement ?

— Je ne sais pas très bien. Des petits boulots. Elle travaille à la caisse d'une supérette ou bien elle effectue des livraisons, ce genre de job de courte durée. Et qu'elle peut quitter immédiatement, si elle trouve mieux. Nous l'avons connue par un ami, mais nous n'avons pas assez de travail pour engager quelqu'un à temps plein. Ici ou là, en cas de besoin, nous faisons appel à elle. Je crois vraiment que c'est une jeune femme tout ce qu'il y a de plus sérieux. En tout cas, elle ne touche pas à l'alcool. »

À cette mention, Kafuku se rembrunit. Instinctivement, il porta la main droite à sa bouche.

« Je la verrai après-demain à 14 heures », dit-il.

Cette fille abrupte, taciturne, pas très charmante, avait éveillé son intérêt.

Le surlendemain, à 14 heures, la révision de son convertible Saab 900, de couleur jaune, était achevée. La partie enfoncée à l'avant droit avait été redressée et les raccords de peinture étaient presque invisibles. Le moteur avait subi un contrôle minutieux, la boîte de vitesses avait été réglée, les plaquettes de frein et les essuie-glaces remplacés. La voiture avait été lavée, les jantes polies, la carrosserie lustrée. Comme d'habitude, Ooba avait accompli un travail impeccable. Cela faisait

déjà vingt ans que Kafuku utilisait cette voiture, qui affichait plus de cent mille kilomètres au compteur. La toile de la capote était de plus en plus fatiguée. Les jours de fortes pluies, il fallait prendre garde aux fuites. Pourtant Kafuku n'avait pas l'intention d'acheter un véhicule neuf. Jusqu'à présent, sa vieille voiture ne lui avait jamais causé de gros ennuis, et surtout, il était attaché à elle. En toute saison, il adorait conduire le toit ouvert. En hiver, il s'enveloppait dans un manteau épais et s'enroulait une écharpe autour du cou ; en été, il se coiffait d'un chapeau et chaussait des lunettes de soleil. Il prenait plaisir à changer de vitesse en roulant dans les rues du centre-ville et, quand il était à l'arrêt, à un feu rouge, il contemplait le ciel d'un œil nonchalant. Il observait la course des nuages et aussi les oiseaux posés sur les lignes électriques. Cette voiture était une part essentielle de son mode de vie.

Kafuku fit lentement le tour de la Saab et examina avec attention les moindres détails de son véhicule, à la manière d'un propriétaire de chevaux vérifiant l'état de ses animaux avant une course.

Lorsqu'il avait acheté cette Saab neuve, sa femme était encore en vie. C'était elle qui avait choisi la couleur jaune pour la carrosserie. Les premières années, ils étaient bien souvent partis en randonnée ensemble. Sa femme ne conduisait pas et c'était donc toujours Kafuku qui prenait le volant. Ils avaient également fait des sorties assez lointaines, à Izu, par exemple, ou à Hakone, ou encore à Nasu. Par la suite, sa femme avait cessé de l'accompagner et Kafuku s'était retrouvé presque toujours seul. Après la mort de son épouse, il

avait entretenu des relations avec un certain nombre de femmes, mais, pour une raison ou une autre, jamais aucune d'entre elles ne s'était assise à son côté dans la Saab. Et, excepté pour des motifs professionnels, il ne s'était plus jamais aventuré en dehors de Tokyo.

« Oui, ici et là, elle connaît bien de petites misères, mais elle est encore très en forme ! dit Ooba en bouchonnant affectueusement le tableau de bord, comme s'il caressait la nuque d'un gros chien. C'est une voiture fiable. Les suédoises de cette époque, elles étaient drôlement bien fichues. Vous devez veiller aux circuits électriques, mais les mécanismes de base ne posent aucun problème. Vous l'avez parfaitement entretenue. »

Alors que Kafuku était occupé à signer les divers documents et qu'il se faisait expliquer le détail des factures, la jeune fille fit son apparition. Elle devait mesurer un mètre soixante-cinq environ, elle n'était pas grosse mais large d'épaules, et d'une constitution robuste. Sur la nuque, à droite, elle avait une tache de naissance ovale, violette, de la grosseur d'une olive, qui ne semblait pas l'inquiéter suffisamment pour qu'elle ait besoin de la camoufler aux regards extérieurs. Son abondante chevelure noire était attachée en arrière afin de ne pas la gêner. On n'aurait certes pas dit d'elle qu'elle était jolie, et comme l'avait expliqué Ooba, sa physionomie avait quelque chose de rude. Sur ses joues subsistaient çà et là des traces d'acné. Elle avait de grands yeux, aux prunelles très limpides, mais chargées de méfiance. Leur couleur semblait d'autant plus intense qu'ils étaient largement ouverts. Ses oreilles

étaient développées, imposantes, évoquant des récepteurs radio installés dans une zone reculée. Elle portait une veste de coupe masculine à chevrons, un peu trop épaisse pour ce mois de mai, un pantalon en coton marron, et des baskets Converse noires. Sous sa veste, un tee-shirt blanc à manches longues, qui couvrait une poitrine opulente.

Ooba la présenta à Kafuku. Voici Mlle Watari. Misaki Watari.

« Misaki s'écrit en hiragana<sup>1</sup>. S'il le faut, je vous fournirai un CV », déclara la jeune femme sur un ton non dénué de provocation.

Kafuku secoua la tête.

« Pour le moment, je n'ai pas besoin de CV. Savez-vous utiliser la boîte de vitesses manuelle ?

— Oui, et j'aime ça », répondit-elle d'une voix glaciale. Un peu comme si on avait demandé à un végétarien convaincu s'il mangeait de la laitue.

« C'est un véhicule ancien, il n'y a pas de GPS.

— Je n'en ai pas besoin. J'ai fait des livraisons pendant un bon moment. Je connais la ville comme ma poche.

— Eh bien, voulez-vous me conduire un peu dans les environs ? Comme il fait beau, nous laisserons le toit ouvert.

— Où allons-nous ? »

Kafuku réfléchit un instant. Ils n'étaient pas loin de Shinohashi.

---

1. Système de notation phonétique, un des deux syllabaires de l'écriture japonaise, qui combine aussi des idéogrammes. (N.d.l.T.)

« Au croisement du temple Tengenji, vous tournerez à droite et vous vous garerez dans le parking souterrain de Meijiya. J'ai quelques achats à faire. Ensuite, vous prendrez la côte le long du parc Arisugawa, vous dépasserez l'ambassade française et vous vous engagerez sur Meiji-dori. Et puis nous reviendrons ici.

— D'accord », dit-elle.

Elle n'eut aucun besoin de vérifier l'itinéraire. Dès qu'elle eut en main les clés que lui remit Ooba, elle ajusta promptement la position de son siège et celle des rétroviseurs. Elle semblait déjà savoir où se trouvaient les différentes commandes et à quoi elles servaient. Elle pressa la pédale d'embrayage, essaya les vitesses. Puis elle sortit une paire de Ray-Ban vertes de la poche de poitrine de sa veste. Après quoi, elle se tourna légèrement vers Kafuku et eut un petit signe d'acquiescement. Comme pour lui dire : C'est parti.

« Un lecteur de cassettes... fit-elle en une sorte de monologue tandis qu'elle cherchait le système audio.

— J'aime bien les cassettes, répondit Kafuku. Elles sont plus faciles à manipuler que les CD. Elles me permettent aussi de répéter mes textes.

— Cela faisait bien longtemps que je n'en avais vu.

— Quand j'ai commencé à conduire, il y avait des cartouches huit pistes », dit Kafuku.

Misaki ne répondit rien mais, à son expression, il était clair qu'elle ignorait totalement ce qu'étaient les cartouches huit pistes.

Ainsi qu'Ooba l'avait certifié, la jeune fille était une excellente conductrice. Sa conduite était souple et sans à-coups. Malgré la circulation dense, les feux fréquents,

elle savait maintenir le régime moteur de manière à peu près stable. Kafuku comprenait dans son regard qu'elle anticipait la circulation. Mais, dès qu'il fermait les yeux, il avait du mal à se rendre compte des moments où elle passait d'une vitesse à une autre. C'était seulement en prêtant l'oreille aux différences de bruits du moteur qu'il pouvait déterminer le rapport de la boîte de vitesses. Elle prenait soin d'accélérer ou de freiner d'une manière douce. Et ce dont il lui était le plus reconnaissant, c'était qu'elle pilotait en étant constamment détendue. Elle paraissait même contrôler mieux son stress avec un volant entre les mains que sans. Lorsqu'elle conduisait, son expression rugueuse s'adoucissait et son regard s'apaisait quelque peu. Seule sa parole restait aussi rare. Sauf si Kafuku lui posait une question, elle demeurait muette.

Ce mutisme, cependant, ne gênait pas Kafuku. Il n'était guère friand de conversations futiles. Il ne détestait pas les véritables échanges avec un ami proche, mais sinon il préférait le silence. Il s'enfonça dans le siège passager et contempla d'un œil vague les rues qui défilaient. Lui qui avait toujours occupé la place du chauffeur voyait à présent ce paysage urbain d'un œil neuf. Sur l'avenue Gai-en-sei-dori, très fréquentée, il la fit se garer à plusieurs reprises, en lui faisant effectuer plusieurs créneaux, et elle les réussit chaque fois avec beaucoup de précision. Elle était vraiment excellente. Ses réflexes en tant que pilote également. Lorsqu'ils devaient attendre assez longuement à un feu rouge, elle se mettait à fumer. Les Marlboro étaient sa marque favorite, semblait-il. Mais dès que le feu

passait au vert, elle éteignait sa cigarette. Elle ne fumait pas en conduisant. Il n'y avait pas de traces de rouge à lèvres sur ses mégots. Ses ongles n'étaient pas manucurés. Pas une ombre de maquillage sur son visage.

« J'aimerais vous poser quelques questions, dit Kafuku, alors qu'ils se trouvaient aux alentours du parc Arisugawa.

— Allez-y, répondit Misaki.

— Où avez-vous appris à conduire ?

— J'ai grandi dans les montagnes de Hokkaido. J'avais à peine dix ans quand j'ai tenu un volant pour la première fois. Là-bas, on ne s'en sort pas si on ne conduit pas. Au fond des vallées, les villes ne reçoivent quasiment pas un rayon de soleil, les routes sont gelées presque six mois par an. Même les mauvais conducteurs doivent être bons.

— Mais, dans les montagnes de Hokkaido, vous n'avez pas dû apprendre à faire des créneaux, non ? »

Elle ne répondit pas. Ce n'était apparemment pas une question qui méritait de réponse.

« M. Ooba vous a-t-il expliqué pour quelle raison j'avais besoin d'un chauffeur rapidement ? »

Misaki se mit alors à débiter sur un ton monotone, en regardant droit devant elle : « Vous êtes acteur, vous jouez dans un spectacle six jours par semaine. Vous allez au théâtre dans votre propre voiture. Si vous n'aimez pas le métro ou les taxis, c'est parce que, en voiture, vous pouvez répéter votre texte. Mais, récemment, vous avez eu un petit accident, et votre permis de conduire vous a été retiré. Vous aviez un peu trop bu et vous aviez un léger problème de vue. »

Kafuku hocha la tête. C'était un peu comme si quelqu'un lui racontait un rêve qu'il avait fait.

« Quand je suis allé passer des examens chez l'ophtalmologiste indiqué par la police, on m'a découvert des signes de glaucome. Mon champ visuel présente, semble-t-il, un point aveugle. Au coin de l'œil droit. Je ne m'en étais jamais aperçu jusque-là. »

Étant donné le faible taux d'alcoolémie de Kafuku, la police avait accepté de ne pas ébruiter le fait qu'il avait conduit en état d'ivresse. L'information n'avait pas été divulguée auprès des médias. Mais son problème de capacité visuelle avait été impossible à cacher à son agent. À l'heure actuelle, des voitures venant de l'arrière, sur la droite, pouvaient pénétrer dans son champ de vision sans qu'il les voie. Il ne devait donc conduire sous aucun prétexte, jusqu'à ce que de nouveaux examens aient montré que le problème était résolu.

« Monsieur Kafuku... demanda Misaki. Je peux vous appeler ainsi ? C'est votre véritable nom ?

— Oui, c'est mon vrai nom, répondit Kafuku. Ce devrait être un nom porte-bonheur, même s'il ne nous a jamais apporté de profit. Il n'y a personne dans notre famille que l'on pourrait qualifier de riche<sup>1</sup>. »

S'ensuivit un assez long silence. Puis Kafuku annonça à Misaki la somme qu'il serait en mesure de lui régler chaque mois pour son travail. Elle n'était pas très élevée. Mais c'était le maximum que

---

1. Les deux idéogrammes qui composent le nom « Kafuku » signifient littéralement « famille riche ». (*N.d.l.T.*)

son agent mettait à sa disposition. Kafuku était certes assez célèbre, mais il ne jouait pas de rôle important au cinéma ou à la télévision, et le théâtre ne payait pas tellement. Pour quelqu'un de son statut, engager un chauffeur personnel était un luxe extraordinaire, même s'il s'agissait seulement d'un travail temporaire de quelques mois.

« Vos horaires varieront beaucoup selon mon emploi du temps, mais à présent je joue surtout au théâtre. Par conséquent, en général, vous aurez vos matinées libres. Vous pourrez dormir jusqu'à midi. Le soir, je termine au plus tard à 23 heures. Les jours où j'aurai besoin d'une voiture à des heures plus tardives, je prendrai un taxi. Vous aurez un jour de congé par semaine.

— C'est parfait, se hâta de répondre Misaki.

— Le travail en lui-même n'est pas pénible. Le plus difficile, peut-être, c'est le temps passé à ne rien faire, à attendre simplement. »

Misaki resta silencieuse. Elle se contenta de serrer les lèvres. Son visage semblait signifier qu'elle avait connu des expériences plus éprouvantes.

« Quand la voiture est décapotée, cela m'est égal que vous fumiez. Mais si le toit est fermé, j'aimerais mieux que vous vous en absteniez, ajouta Kafuku.

— C'est entendu.

— Avez-vous des questions ?

— Pas spécialement. »

Elle plissa les paupières et rétrograda tout en inspirant lentement. Puis déclara : « J'aime bien cette voiture. »

Le reste du trajet se fit en silence. Une fois de retour au garage, Kafuku prit Ooba à part et lui annonça qu'il avait décidé d'engager la jeune fille.

Dès le lendemain, Misaki était devenue le chauffeur particulier de Kafuku. À 15 h 30, elle se rendait à Ebisu, le quartier où résidait Kafuku, sortait la Saab jaune du parking souterrain et accompagnait son patron jusqu'à un théâtre de Ginza. Sauf les jours de pluie, le toit de la voiture restait ouvert. Sur le chemin du théâtre, Kafuku, assis sur le siège passager, lisait son texte à voix haute tout en écoutant une cassette qu'il avait enregistrée. Il s'agissait d'une adaptation japonaise, datant de l'époque Meiji, de la pièce d'Anton Tchekhov *Oncle Vania*. Kafuku jouait le rôle de l'oncle. Il avait complètement mémorisé ses tirades mais, pour avoir l'esprit plus tranquille, chaque jour, il s'obligeait à les répéter. C'était pour lui une vieille habitude.

Au retour, il écoutait souvent un quatuor à cordes de Beethoven. Il aimait ces quatuors, et ne se lassait jamais de les écouter. Une musique qui vous laissait libre de penser, ou, au contraire, de ne penser à rien. Lorsqu'il était d'humeur à entendre quelque chose de plus léger, il mettait une cassette de vieux rock américain, comme les Beach Boys, les Rascals, Creedence ou encore les Temptations. Des airs en vogue du temps de sa jeunesse. Misaki ne faisait aucun commentaire sur ses choix et Kafuku ne savait pas très bien si elle aimait cette musique, si elle la détestait ou si même

elle l'écoutait. Cette jeune fille ne montrait pas ses sentiments.

En règle générale, il était bien trop stressé pour pouvoir répéter ses textes à haute voix quand quelqu'un se trouvait à son côté, mais la présence de Misaki ne le dérangeait pas. Kafuku lui était même reconnaissant de se montrer ainsi, froide et impassible. Il pouvait interpréter son rôle en parlant aussi fort qu'il le désirait, rien dans le comportement de Misaki ne trahissait qu'elle en avait entendu un mot. Peut-être après tout n'avait-elle réellement rien entendu. Elle était toujours totalement concentrée sur sa conduite. Peut-être que conduire la mettait dans un état particulier, une sorte de zen.

Kafuku ignorait également ce qu'elle pensait de lui. Éprouvait-elle à son égard un peu de curiosité ? Ou bien n'avait-elle envers lui pas le moindre intérêt ? Ou encore peut-être lui inspirait-il de l'aversion et ne le supportait-elle qu'à cause de son travail ? Il n'en savait rien. Mais il ne s'en souciait pas vraiment. Il appréciait son style de conduite souple et précis, il aimait aussi qu'elle parle peu et qu'elle taise ses émotions.

Dès la fin du spectacle, Kafuku se débarrassait de son maquillage de scène, se changeait et sortait rapidement du théâtre. Il ne tenait pas à s'éterniser sur place et n'avait guère d'amis chez les comédiens. Il appelait Misaki avec son portable pour qu'elle vienne l'attendre à l'entrée des artistes et il s'engouffrait dans la Saab jaune dès qu'il mettait le pied dans la rue. Il était de retour dans son appartement d'Ebisu juste

après 22 h 30. Le même manège se répétait pratiquement chaque jour.

Il avait aussi d'autres engagements. Une fois par semaine, il devait se rendre dans un studio afin d'enregistrer un feuilleton télévisé. C'était une série policière banale, mais l'audimat était très haut et le cachet de Kafuku élevé. Il jouait un diseur de bonne aventure qui assistait l'inspectrice principale. Afin de mieux s'immerger dans son rôle, il s'était déguisé à plusieurs reprises en véritable astrologue et avait réalisé des prédictions dans les rues. Lesquelles s'étaient souvent révélées très justes. Il avait même acquis une réputation en la matière. L'enregistrement se poursuivait jusqu'au soir et il fallait alors se hâter de rejoindre le théâtre de Ginza pour la représentation. C'était la partie la plus chargée de la semaine. Après les matinées du week-end, il donnait également des cours du soir dans une école d'art dramatique. Kafuku aimait diriger de jeunes élèves. À l'aller comme au retour, c'était encore Misaki qui l'accompagnait. Ainsi, avec cette jeune femme qui le conduisait ponctuellement ici ou là, sans histoires, Kafuku prit-il l'habitude d'être assis sur le siège passager de sa Saab jaune, tandis que Misaki était au volant. Il lui arrivait même de s'endormir.

Quand il fit plus chaud, Misaki troqua sa veste masculine à chevrons contre une jaquette légère. Lorsqu'elle conduisait, elle portait toujours une veste. Peut-être était-ce à ses yeux l'équivalent d'un uniforme de chauffeur. La saison des pluies arriva et il fallut souvent fermer la capote.